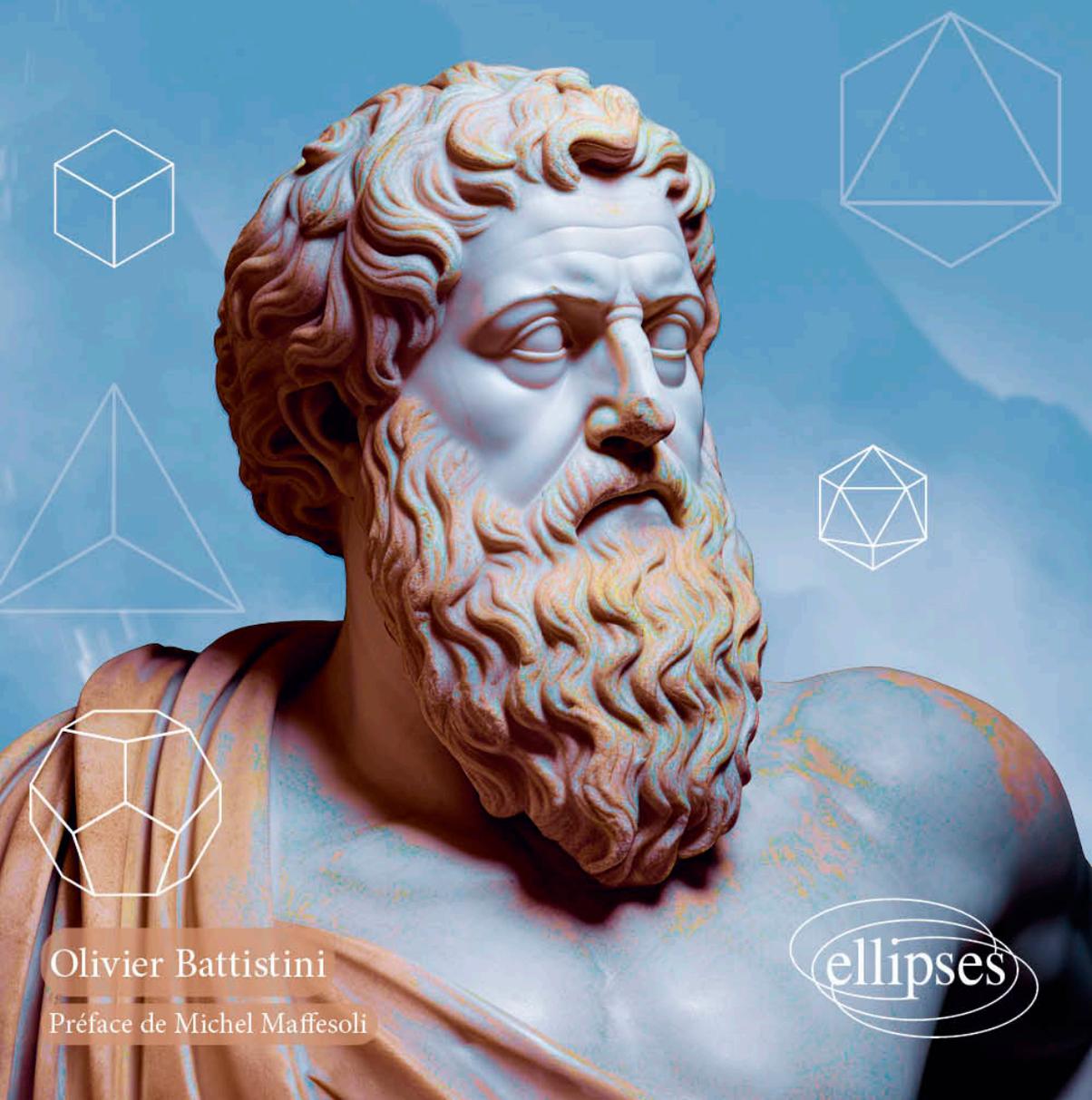


BIOGRAPHIES & MYTHES HISTORIQUES

PLATON

Le philosophe-roi



Olivier Battistini

Préface de Michel Maffesoli

ellipses

PROLÉGOMÈNES

UN PHILOSOPHE-ROI POUR L'EXTRÊME-CONTEMPORAIN

« À moins que les philosophes ne deviennent rois dans nos cités et que ceux à qui l'on attribue aujourd'hui le nom de roi ou de gouverneur ne s'adonnent réellement et autant que nécessaire à la philosophie de telle sorte que pouvoir politique et philosophie se rejoignent dans une seule et même personne, à moins que n'en soient écartés, par nécessité, tous ceux – et ils sont nombreux – qui, guidés par leur penchant naturel, s'orientent de nos jours vers l'un de ces pôles à l'exclusion de l'autre, jamais, mon cher Glaucon, il n'y aura de remède aux maux qui désolent nos cités ni même, je le crois, à ceux du genre humain. Et jamais, avant que cela ne soit, cette politeia dont nous avons à l'instant exposer la théorie ne pourra croître dans toute sa puissance, ni même voir la lumière du Soleil. Or c'est là ce qui m'inspire depuis longtemps la crainte d'en parler, conscient que le dire ira à l'encontre des opinions reçues: il est en effet communément difficile de concevoir que ni le simple citoyen, ni la cité dans son ensemble ne sauraient, autrement, parvenir au bonheur. »

Platon, *République*, V, 473 d-e, trad. A. Sokolowska

« Depuis la disparition de la Grèce, il n'y a pas eu de philosophe. »

Simone Weil, *L'Enracinement*, 1949

« Le garde regarda à nouveau la carte de Grosvenor puis la lui rendit :

“— Le nexialisme? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un totalisme appliqué” dit Grosvenor. »

A. E. Van Vogt, *La Faune de l'espace*, 1952

Il est des noms qui attirent. Magnétiquement. Homère, Alexandre le Grand, Virgile, Dante, Napoléon Bonaparte...

Platon est de ceux-là.

Il est un génie. Un seigneur de la philosophie qui pense, parle et argumente en ayant conscience de l'être. Il a absorbé son siècle et c'est de lui que procède, en Occident, toute pensée vivante. Les chemins les plus difficiles, les plus abrupts. Contre les *prestiges* de la nuit, l'élan vers la lumière. Comme une conquête. On lui doit nos croyances, nos doutes, nos inquiétudes.

Les Anciens ont dit que les abeilles de l'Hymette ont déposé leur miel sur ses lèvres, alors que, enfant, il dormait, mais les questions qu'il aborde sont souvent si difficiles qu'on peut renoncer à le comprendre, ou à le suivre comme c'est le cas dans le *Parménide* ou le *Timée*. Pour Salomon Reinach, dans ses *Lettres à Zoé*, « le style est toujours charmant, mais c'est souvent la nuit noire ».

Ses écrits ont préoccupé toute école de science, tout amant de la pensée, tout poète, rendant difficile de créer autrement que par lui. C'est un grand ravage qu'il fait parmi nos originalités. Selon Schleiermacher, toute l'histoire de la philosophie se résume à des notes de bas de page sur les ouvrages de Platon et d'Aristote.

Avec Platon, tout culmine.

Mais savoir qui est Platon est malaisé. On aimerait faire son portrait, mais, multiple, complexe, secret, en devenir et en métamorphoses, il nous échappe.

Nous ne possédons de Platon que les œuvres de vulgarisation destinées à ceux qui ne pouvaient suivre ses cours, à l'Académie, réservés aux initiés, les fameux *Enseignements non écrits*. Platon sait la faiblesse définitive de l'écrit. Ces dialogues qu'il rédige « en se jouant » et qui n'ont cessé de susciter l'admiration la plus haute, de provoquer à la création, à l'invention, les poètes, les philosophes, les artistes ou les penseurs du Politique, ne sont, pour lui, qu'un noble amusement, un trésor de poésies belles, une pensée ardente, certes, mais un faible écho de son action et de ses leçons véritables dont on ne peut que difficilement imaginer la force et la flamme.

Par ailleurs, dans les dialogues et dans les joutes oratoires, qui de Platon ou de Socrate prend la parole ? Une question qui survient lorsqu'on s'étonne du peu de ressemblance ou de coïncidences entre les Socrate de Xénophon, d'Aristophane, de Platon ou encore d'Épictète.

Un étonnement qui surprend car les figures de Socrate sont aussi multiples que celles de Platon : l'amoureux quelque peu ridicule de Charmide et de Phédon, le radoteur grotesque du « Pensoir » des *Nuées*, le blasphémateur, le bavard impénitent, l'ergoteur qui déambule, hirsute, ou, celui qui boit à la grande coupe plus que les autres et qui est le seul à rester lucide malgré le vin, l'implacable dialecticien, le logicien redouté qui piège ses antagonistes les plus dangereux, celui qui trouve chez Alcibiade le désir d'exceller en tout, celui qui, par les charmes de ses paroles, fait palpiter le cœur du *stratège* plus fort que celui des Corybantes et lui arrache des larmes, le mystique qui, durant la campagne de Potidée, intrépide à la bataille et indifférent à l'égard de tous les objets extérieurs, peut rester debout une nuit entière jusqu'à l'aurore et le lever du soleil, perdu dans ses méditations, à la poursuite d'une idée, celui qui dit l'*érôs* révélé par Diotima « femme savante des choses concernant l'amour », philosophe et mystique, par Aspasia, la brillante, et par Théodota, la fameuse *hétaire* à qui il rend visite pour s'assurer de ses propres yeux de sa rare beauté faisant grand bruit à Athènes, et à qui il donne des conseils pour séduire mieux et pour accroître son emprise sur ses amants, celui qui a voulu apprendre à se connaître, celui qui aime le vrai, ou, encore, le sage, respectueux des lois, qui dit les âmes immortelles, qui rêve de rencontrer, après sa mort, les poètes, les sages et les héros, pour de nobles entretiens, celui qui, politiquement, « se sauve en mourant, non en s'évadant ».

De belles correspondances entre le maître et son disciple. Des miroirs déformants, des reflets pour égarer, pour célébrer l'étrangeté ? Ou pour faire signe ? Ou, encore, pour avancer masqué derrière des personnages multiples ? Pour Cicéron, l'Étranger des *Lois* serait Platon lui-même. Un *larvatus prode* bien avant Descartes ?

Un Platon pythagoricien ?

S'il cite souvent les orphiques, ses allusions aux enseignements que recevaient les initiés d'Éleusis sont discrètes, car il était interdit de révéler

les Mystères. Quand il parle de la transmigration, de l'immortalité ou du corps tombeau de l'âme, il n'invente rien : sa métaphysique est l'écho des théories de ceux qu'il appelle les *théologiens*.

Inventeur de modèles *cosmologiques* qui préfigurent, par la méthode, beaucoup de nos constructions idéales rattachées à la mathématique ou à la physique, sur l'ordre et le *chaos*, pour approcher, par exemple, les domaines fascinants de l'astrophysique ou l'étude du « comportement des systèmes dynamiques sensibles aux conditions initiales », ce qu'il est convenu d'appeler « l'effet papillon » – l'idée étant de « trouver de l'ordre caché sous un désordre apparent » –, comme les « structures » d'Alan Turing, la « cinétique chimique non linéaire » de Boris Pavlovitch Belousov, les « attracteurs étranges » d'Edward Lorenz et, encore, la « géométrie fractale » de Benoît Mandelbrot, sans oublier les « *catastrophes élémentaires* » de René Thom, le mathématicien lecteur d'Héraclite, Platon se détourne de la fascination du sensible et choisit, pour cheminer vers le vrai et le beau, les figures géométriques et l'harmonie des nombres.

Il faut fuir la sécheresse d'une pure raison ennemie d'une harmonie essentielle. Dans son *Platon*, Abel Jeannière écrit : « Platon refuse le système, récuse tout exposé qui se voudrait définitif de sa pensée. Il n'a pourtant rien d'un sceptique, quoi qu'en dise Cicéron. Mais il termine sa vie après avoir écrit le premier traité de *cosmologie* fondé sur les mathématiques, traité qui lui semble indispensable pour tracer les grandes lignes d'une philosophie politique qui donne à l'homme sa vraie place dans le *cosmos*. »

La méconnaissance du rôle de la divinité est la menace la plus grave qui pèse sur la sauvegarde et l'excellence de la cité. Dans les *Lois*, le législateur doit donner de la voix pour se faire l'auxiliaire de l'antique tradition qui veut qu'il y ait des dieux. L'âme « antérieure à tous les corps » est le principe de leur changement et de leurs métamorphoses, la cause des causes.

Un Platon *épigone* des traditions les plus anciennes ?

Érudit surprenant, héritier de ses devanciers, nourri de la plus haute pensée antérieure, riche de l'enseignement de ses maîtres et de ses conversations avec ses disciples ou ses contemporains, car seul l'inventeur sait emprunter, il dit l'infinie complexité, l'enchevêtrement subtil des

problèmes, la fragilité et le caractère inachevé de nos constructions mentales, de nos certitudes, l'évolution perpétuelle de toutes choses, et, paradoxalement, l'immutabilité des lois de la nature, le vrai, inséparable du beau.

Chez le philosophe une « approche ambiguë », une connaissance intérieure liée aux Mystères, aux cultes initiatiques. Ainsi, la traversée symbolique d'un fleuve, le « passage des eaux » d'une rive à l'autre, pour une traversée dialectique, est suggérée par l'Étranger des *Lois* pour affirmer l'immortalité des âmes, pour démontrer l'antériorité de l'âme relativement au corps : « Nous, étant en quelque sorte attachés à une corde sûre, engageons-nous dans le courant que représente la présente discussion. »

On pense à la traversée de l'Ilissos, dans le *Phèdre*, celle du fleuve Amélès, dans la *République*, et aux quatre fleuves de l'Hadès dans le *Phédon* qui convergent vers le gouffre du Tartare. À un vers de l'*Iliade* : « C'est là, très loin, sous terre, que s'ouvre un abîme béant ».

Un Platon ésotérique ? Mystique ?

À la fin de la *République*, le mythe d'Er le Pamphylien, le « messager de l'au-delà », cueilli dans les traditions orphiques et pythagoriciennes, sauvé de l'oubli, ne s'est point perdu. Il peut nous sauver.

Un Platon méprisant les charmes de la vie, les voluptés de l'*érôs* ?

Au début du *Phèdre*, il est question, avec Socrate, de suivre l'Ilissos et de trouver un endroit paisible où s'asseoir. Cela sera agréable, en cette saison et à cette heure du jour, non loin du haut platane qui étend largement ses branches, là où il y a de l'ombre et un peu d'air et de l'herbe pour s'étendre. Ce ruisseau a bien du charme, ses eaux sont pures et limpides, et ses rives sont faites pour que des jeunes filles viennent y jouer. Et il y a ce gattilier qui est grand et dont l'ombre est merveilleuse. Il est en pleine floraison et embaume. La source délicieuse qui coule sous le platane est consacrée aux nymphes et à Achéloos. Son eau est fraîche, le pied de Socrate le sent. La brise est légère et subtile.

Quel enchantement ! Quelle douceur !

Et puis Socrate et Phèdre savent prendre leur temps, aimer la cymbalisation des cigales qui crissent, au-dessus de leurs têtes, dans la chaleur étouffante. Elles chantent, conversent entre elles. Voilà bien des raisons de parler au lieu de dormir en plein midi.

Dans le *Banquet*, c'est par l'étrangère de Mantinée, l'énigmatique, figure rêvée ou prêtresse inspirée, que Platon, ou plutôt Socrate, aimant à cacher sous quelque masque son divin savoir, parle de l'*érôs*. Il est savant en amour. Il n'est aucune science qu'il ait cultivée davantage, science qui participe de son questionnement sur le beau, le bon, le bien et le vrai. Diotima, la prêtresse doriennne qui intervient indirectement par le biais de Socrate et de ses souvenirs, vient d'Arcadie. À la manière d'un véritable *érotodidaskalos*, elle conduit, par un cheminement initiatique, par l'apprentissage – *mathèma* –, s'élevant par degrés successifs, jusqu'à la « révélation » bouleversante de la beauté en elle-même, la source unique de toute beauté, au vrai et à l'immortalité, l'*érôs* métaphysique dont parle Claude Calame...

C'est de la belle Diotima – on ne rencontre aucune difficulté à l'imaginer belle – que Socrate tient tout ce qu'il sait sur *Érôs*.

Par sa mère, Pénia, *Érôs* a pour lot l'indigence. Sans feu, il couche à la belle étoile, et va-nu-pieds. Par son père, Poros, à l'affût de ce qui est beau et bon, passionné de connaissance, l'esprit toujours en alerte, sans cesse combinant quelque ruse, il est chasseur étonnant, sorcier, magicien et sophiste. Ce démon, à mi-chemin et du savoir et de l'ignorance, est amoureux de la sagesse. Il est *philosophe*.

L'amour a pour objet l'immortalité. Celui qui, sur la voie amoureuse, parvient au terme de sa quête d'amour, contempera une « beauté originellement merveilleuse », celle même qui, ne naissant ni ne mourant, est éternelle. Elle est « en soi-même et pour soi-même, dans l'unité éternelle de son idée », et « toute autre beauté dans l'univers participe de son être ». Elle échappe à la condition du devenir et de la destruction qui s'impose au reste du monde.

Par la beauté d'un corps mortel, on accède à la beauté la plus haute.

Également, toujours dans le *Banquet*, le mythe de l'*androgynie* mis en scène par Aristophane conduit à rêver le désir. Jadis notre nature n'était pas ce qu'elle est à présent. Elle était bien différente. Il y avait trois espèces, le mâle qui tirait son origine du Soleil, la femelle, de la Terre, et l'*androgynie*, de la Lune. L'*érôs* naît de la division, chaque moitié, atteinte de *nostalgie* de la perfection perdue, désirant retrouver l'unité première : « La cause s'en trouve dans notre primitive nature, dans la totalité qui faisait notre être ; et le désir, la chasse de cette totalité s'appelle l'amour ; auparavant, je l'affirme, nous étions un, et maintenant, pour notre injustice, nous avons été divisés par les dieux, comme les Arcadiens par Lacédémone. »

Dans le *Lysis*, un entretien sur la *philia*, Platon est ému par la beauté de l'*éphèbe* qui a donné son nom au dialogue. Il dit comment parler à l'être aimé et s'interroge sur ce qu'est le véritable ami.

Un Platon merveilleux rêveur ? Un poète de la philosophie ?

La philosophie naît de la rêverie, dans le clair-obscur et le silence, comme c'est le cas dans le tableau *Le Philosophe en contemplation* également nommé *Le Philosophe en méditation* de Rembrandt, le *skiographe*, le « magicien de l'ombre » qu'évoque Henri Alekan dans *Des lumières et des ombres*, le peintre capable, par la profondeur qu'il sait donner aux choses et aux êtres, de suggérer l'invisible à travers le sensible, à la manière, peut-être, de Parrhasios d'Athènes, le peintre au manteau de pourpre, le « sophiste du visible », qui savait les correspondances entre les apparences et les choses cachées pour dire les paysages secrets de l'âme.

Ainsi, dans ce tableau, des puits d'ombre, des mystères de lumière en harmonie avec des noirs profonds, un escalier, au centre de la composition, se glissant entre les ors métaphysiques et les nuits inquiétantes, ou, plutôt, les distribuant comme pour une dialectique essentielle, définitive, creusant la *ténèbre* vers quelque lieu demeurant dissimulé, s'élevant, marche par marche, depuis le monde sensible vers celui des Idées ou bien l'Inconnu, cheminement vers la vérité qui est l'objet sans doute de la méditation du philosophe, et, comme dans un songe opiacé, une pièce prête à se déformer, à s'enrouler sur elle-même, à subir une rotation en hélice, des vertiges. Et, au centre, un point central, un objet rond, un œil sans pupille, aveugle. Un point sans fuite, au-dessus d'une porte fermée

conduisant à une cave improbable, dans une architecture indécise, sans issue. À gauche, sous la fenêtre, éclairé par les feux d'une lumière intense, dorée, mystique, celle de la connaissance, le sage rêve, en retrait, dans un voyage intérieur, pendant, qu'à droite, dans un recoin, une vieille femme, symbole d'un univers concret, celui de la matière, du sensible, attise des flammes qui éclairent peu.

Et dans la noirceur du haut de l'escalier, un autre personnage, à la pâleur d'un spectre, nous regarde. Peut-être.

On songe à un autre Rembrandt, l'*Aristote avec un buste d'Homère*, dans lequel le philosophe, la main droite posée sur le buste du poète qu'il ne regarde pas, la gauche caressant, avec une secrète élégance, comme pour faire signe, une chaîne dont l'or a l'éclat du feu et d'où pend un médaillon à l'effigie d'Alexandre le Grand, est perdu dans un exil intérieur, contemple, médite. Là encore, l'alchimie des couleurs, les silences, l'ombre et un voyage métaphysique.

Et un autre rythme ternaire riche par ses symboles.

Or la philosophie conduit Platon à l'action. Le contraire aurait été étonnant : sa vie philosophique a été conduite par un événement éminemment politique, la condamnation de celui qui avait embrasé son âme et qui devait mourir car philosophe dans une cité imparfaite.

Un Platon, par la *theôria*, philosophe-roi et maître de la *praxis* ?

Dans sa recherche de la meilleure *politeia* possible, un totalitaire ? Un réactionnaire ? Malgré les horreurs de l'anachronisme, un fasciste ? Un communiste qui sacrifie l'individu à l'État ? Un théoricien de l'eugénisme ? Un « rationaliste forcené » ? Un guide aux « visions d'ensemble grandioses et fulgurantes » ?

Un Platon héritier d'Héraclite ? Par l'harmonie des contraires, un maître du « travail dialectique du concept » ?

Un Platon le plus grand des sophistes ?

Fin connaisseur de leurs ruses, maître de la rhétorique, de tous les artifices d'un *logos*, arme de guerre, il les combat avec la plus grande des énergies, eux qui sont les pervertisseurs, les corrupteurs de la cité. Ses ennemis. Il les hait avec une obstination pleine de passion et comme avec